

– Pratiques –

# L'art de la traduction

**Comment apprécier un conteur dans sa langue maternelle ?  
Grâce à l'art de la traduction scénique, mélange étonnant où rythme,  
énergie, et précision permettent à deux voix de s'accorder.**

par Magda Lena Gorska, conteuse, chanteuse et musicienne

Quand, en janvier 2006, je quittai mon pays pour vivre et raconter en France, j'avais un rêve : organiser à Varsovie un festival international de conte et y inviter des conteurs venus des quatre coins du monde avec leur répertoire, leur style, et leurs langues variées. Grâce à mes amis conteurs du groupe « Studnia O.1 », grâce au soutien financier de la ville de Varsovie et du Ministère polonais de la Culture, ce rêve est devenu réalité. Depuis 15 ans déjà, *Międzynarodowy Festiwal Sztuki Opowiadania (MFSO<sup>2</sup>)* présente à la fois des formes orales traditionnelles et l'art contemporain du récit venus du monde entier. Avec ses 25 représentations, rencontres et ateliers et ses 3500 spectateurs, MFSO s'inscrit sur la carte culturelle de Varsovie.

Immédiatement, la question des langues s'est posée à nous. Comment rendre accessibles au public polonais les récits de conteurs étrangers sans casser le rythme de la narration ? Ainsi, pour rendre compréhensibles les conteurs



Un travail à deux voix. Laboratoire à Barcelone avec l'association ANIN.

# C'est une fugue dans laquelle la traduction serait la deuxième voix, jouée sur un autre instrument et légèrement décalée dans le temps, mais en harmonie avec la première voix

francophones invités, je me suis lancée dans cette discipline complexe que j'appelle aujourd'hui l'art de la traduction scénique. Et là – chance du débutant ! – ma première expérience s'est avérée encourageante et même fascinante.

C'étaient les récits des *Mille et une Nuits* racontés par Jihad Darwiche. J'ai voulu me faire la plus discrète possible, mais Jihad m'a prise par la main et m'a installée juste à côté de lui au milieu du plateau. C'était parti. Instinctivement, je me suis branchée sur l'énergie du conteur, encouragée par la confiance qu'il m'a accordée, invitée à partager son espace sur scène et parcourir à ses côtés l'intérieur de son histoire. Ce soir-là, les spectateurs polonophones et moi-même sur le plateau, avons simultanément découvert une forme de narration à deux langues, et nous nous sommes pris au jeu. Ce fut une expérience décisive pour moi.

1. La première association des conteurs professionnels en Pologne qui existe depuis 1997.

2. Festival international de l'Art du Récit organisé par l'association « Grupa Studnia O. » à Varsovie depuis novembre 2006.

## Être comme l'écho

Mes débuts comme conteuse-traductrice furent donc très intuitifs. Maintenant, avec plus d'expérience, plus de conscience et d'exigence, je m'attache à bien préparer la traduction. Et des questions se posent. Comment construire une confiance mutuelle et établir un lien entre un conteur étranger et un public qui ne comprend pas ses mots ? Quelle forme de traduction choisir pour telle ou telle histoire ? La présence sur scène du conteur-traducteur doit-elle être juste une transposition de langue ou doit-il/elle intervenir et s'impliquer ?

Quand j'interprète, j'essaie d'être comme un écho qui prolonge les phrases du conteur. Qu'il chuchote, crie ou chante, j'essaie de m'accorder à son ton, et d'inscrire le plus limpide-ment possible, dans mes échos de ses phrases, les valeurs sémantiques. En règle générale, les traductions et interprétations peuvent être consécutives ou simultanées. Dans les deux cas, la transparence fait partie du métier. Sur scène, la présence de conteurs-interprètes est souvent engagée. Et en même temps, cette présence intense ne doit pas faire d'ombre à l'artiste qui développe son récit.

Pour un traducteur, le plus important est la précision sémantique. En ce qui me concerne, le plus important est de m'accorder au rythme et à l'énergie du conteur, de naviguer sur la même vague que lui, tout en gardant mon calme et mes capacités d'improvisation. Le parallèle musical serait ici une fugue dans laquelle la traduction serait la deuxième voix, jouée sur un autre instrument et légèrement décalée dans le temps, mais en harmonie avec la première voix.

## Tel un léopard prêt à bondir

Quand l'énergie circule bien entre les deux conteurs et les spectateurs, cela donne envie de se faire des petites blagues, de se surprendre mutuellement. C'est comme un jeu : on ne sait pas à l'avance ce qui va nous réussir et à quel moment on va trébucher. Mais plus les règles de ce jeu sont transparentes pour nous et pour le public, mieux cela fonctionne. La chose la plus agréable à ce sujet est la sensation de découvrir l'histoire ensemble. Et l'adrénaline : quand j'interprète, je suis comme un léopard prêt à bondir.

Je pense que la traduction d'un conte en direct n'est pas tant une interprétation de ses mots qu'une interprétation des images. Un jour, à un moment crucial d'une histoire, une prière en arabe est apparue. Comment traduire cela, surtout sans connaître l'arabe ? Mais ce qui était important, dans cette prière, ce n'était pas le sens exact de ses mots, mais sa fonction dans l'histoire. Alors instinctivement j'ai entonné en polonais *Zdrowas Mario (Je vous salue Marie)*. Et les spectateurs ont immédiatement compris et apprécié ce choix. L'urgence, l'immédiateté, la spontanéité sont souvent de bons maîtres. Une vérité, une

▼ Magda Lena Gorska



authenticité se dégage sur scène et le public se sent invité au jeu.

## Cheminer ensemble

En préparant la traduction, nous choisissons ensemble une forme optimale pour une performance donnée. Pour les épopées et les récits qui requièrent des qualités musicales particulières de la voix, et dont le texte fixe est souvent versifié, ce sont les sous-titres qui s'imposent. Pour un récit classique, un résumé peut être suffisant. Si la narration se fait dans une langue que la plupart des spectateurs connaissent (c'est le cas de l'anglais en Pologne, par exemple), une introduction qui donne des mots clés est

Entre 2013 et 2018, l'APAC a organisé 7 rencontres « laboratoires » en France et à l'étranger (Irlande avec FEST et Barcelone avec ANIN). Un bilan de 90 participants et de 25 langues. Frida Morrone et moi-même, nous avons proposé ces ateliers de recherche dans le but de favoriser la circulation des spectacles de contes en langue étrangère. Nous avons fait le choix d'une traduction portée par un-e conteur-euse sur scène et d'un récit tissé en deux langues. Conteur et traducteur font le même voyage ; reliés par un fil, ils partagent la respiration du récit. L'écoute entre conteur et traducteur amplifie l'écoute du public. Irma Casteras Helou nous a rejoints sur le spectacle, présenté en juillet 2019 à la Médiathèque Ceccano. Un public d'enfants et d'adultes a écouté des contes en espagnol, italien, catalan, anglais, créole, kabyle, alsacien, tout en découvrant les sonorités d'une autre langue.

Ce projet continue à se développer avec la mise en valeur des langues régionales et le patrimoine linguistique qui nous enrichit grâce à l'immigration. Les langues comme les contes n'ont pas de frontières.

Antonietta Pizzorno, conteuse

souvent un bon choix. Enfin, il y a la narration à deux langues, la plus risquée et la plus jubilatoire. Elle exige que le conteur accueille son interprète en lui accordant sa confiance. La performance à deux sera sans doute unique pour les deux conteurs, et parfois inoubliable. *Mon Pinocchio* de Marie Prête est aussi devenu le mien le temps d'un partage sur le plateau à Varsovie en novembre 2018, dans la complicité et la joie de jouer ensemble, tout en conservant la rigueur et les qualités d'un spectacle professionnel.

Il arrive aussi qu'un mélange de toutes ces techniques s'impose. C'était le cas pour présenter en Pologne *La géométrie des silences* de Marc Buléon. Nous avons décidé ensemble que je traduirais en direct et de temps à autre, quand Marc incarnait les personnages, que leurs dialogues soient sous-titrés. La première partie du récit était racontée directement par moi en polonais – une acrobatie linguistique. Et, lorsqu'après le dernier mot du spectacle, un long silence a résonné dans la salle suivi d'une salve d'applaudissements, nous avons su que nos choix étaient justes.

L'idéal, c'est d'y consacrer du temps, mais parfois la préparation se fait dans l'urgence. On rencontre le conteur et immédiatement il faut le traduire sur le plateau sans connaître son texte au préalable. Dans ce cas, j'essaie d'identifier les mots clés de l'histoire et de trouver en avance leur équivalent dans ma langue. Je fais de même avec les noms propres et tous les éléments qui fonctionnent dans la tradition ou dans la littérature des deux langues. Je lui demande aussi si dans son récit il y a des éléments qui reviennent, qui seront chantés ou scandés. Je prépare une version polonaise des formules, refrains et chants. Ainsi, en traduisant Michel

Hindenoch en 2017, j'ai répondu aux appels des chansons à réponse directement en polonais, ce qui a permis aux spectateurs de chanter avec moi.

Le risque de trébucher est évidemment toujours là, mais si on est vraiment présent, dans une disponibilité totale pour transmettre la narration, sans pré-tention, en faisant simplement le lien entre le conteur et son public, le spectacle fonctionne. Et il arrive qu'on ne sache plus qui traduit qui. J'ai eu le plaisir de jouer en 2016 avec Jeanne Ferron, qui a accepté d'inverser parfois nos rôles. Je la traduisais et elle, de son côté, intervenait dans mes contes en polonais. Ce fut un cadeau précieux de sa part.

Merci à toutes les conteuses et tous les conteurs que j'ai eu de la chance de traduire sur scène : Mimi Barthélemy, Jihad Darwiche, Catherine Zarcade, Bruno de La Salle, Patrick Ewen, Nathalie Le Boucher, Nefissa Benouniche, Michèle Nguyen,

Claire Garrigue, Malika Halbaoui, Muriel Bloch, Marc Buléon, Nicolas Buenaventura, Catherine Ahonkoba, Jeanne Ferron, Serge Tamas, Rachid Akbal, Marie Prete, Michel Hindenoch et Olivier de Robert. Ils m'ont permis de voyager dans leurs univers, de traverser leurs histoires. Ces expériences ont enrichi mes compétences de conteuse.

La traduction sur scène est une discipline artistique qui mérite d'être étudiée et développée. Au festival MFSO de Varsovie, elle est devenue un élément incontournable. Le public vient pour entendre des récits en deux langues. Et parfois, après le spectacle, quelqu'un vous dit, les yeux brillants d'étonnement et de ravissement : « J'avais l'impression de comprendre cette langue que je connais nullement ! »

Si la langue est le muscle le plus fort de notre corps, si forte qu'elle façonne notre pensée, il nous faut l'entraîner ! ♦

▼ Magda Lena Gorska et Marie Prete au festival MFSO à Varsovie.

